

Nuno Judice

Poèmes

traduit du portugais par Regina Guimarães

Il y a des femmes mortes sur les arbres du quai. Je leur ai appris à écrire des poèmes : et elles pendent des branches, la tête en bas, muettes et stagnantes. J'enfonce les doigts dans les orifices de leur corps — les oreilles, le nez, la bouche, le sexe, — et je les retire pleins de pus, de sang pourri, de restes de coton. Dedans, elles me parlent d'une voix maritime, dont le sens surgit et disparaît au rythme des marées folles de septembre. Je me dis que je savais déjà tout ça ; que ces corps étaient prévus dans le cours de quelques astres de l'enfance ; que je n'ai rien perdu, finalement, pour avoir attendu si longtemps.

Et l'horizon s'ouvre à moi dans le prolongement des conques rouges du crépuscule. Dieu est un corail brûlé par la rumeur monotone des vents. Je franchis le portique de la mort — et je découvre des navires ancrés, le puits sec des eaux mortelles, âmes endormies par l'ennui de l'attente infinie. Je m'assieds sur le banc, sous l'horloge et l'abri du pont ; un wagon vide jaillit de mes yeux en un tour de magie final. J'ai craché une extase céleste dans la cohue des évangiles.

«— Connaissez-vous la fin de l'histoire ? L'incendie halluciné des vêpres ? La corruption des cloches dans la mémoire ? » — nuages inébranlables au ciel de la phrase.

Lyre de Lichen, 1986

LE VOYAGEUR

Quel port abritera le corps fatigué ? Quelle étreinte
de femme occasionnelle l'éveillera, à l'aube,
du sommeil ivre ? Je l'attends, sur un vieux palier,
en comptant les marches pour passer le temps ; et
mes doigts émiettent un reste de pain, que
les mouettes fugaces n'auraient pas méprisé. C'est
là que je l'ai laissé, il y a des années, las de ses
histoires invraisemblables et de l'odeur de taverne
(tabac bon marché et vin répandu) — et aussi
d'un sentiment confus que ses confessions
portaient : quelle image de la femme traînait-il,
dans son âme solitaire, qui aujourd'hui encore me tourmente
comme si, moi-même, je l'avais connue, et embrassée,
lors de lointains adieux de mouchoirs et de mâts ?
Aussi suis-je ici, à attendre que sa voix
familiale dissipe la ténèbre et me réchauffe, pour un instant,
de son haleine d'eau-de-vie. « Qui est-elle »,
lui dirais-je, « l'ombre féminine que tu poursuis
en d'étranges chambres d'étranges pays ? » Et lui,
avec une excuse, causerait de villes et de
bateaux, jusqu'au départ, sachant qu'il n'y aurait pas de retour.

Lyre de Lichen, 1986

ÊTRE

« — L'univers est une réalité ambiguë. » Par ailleurs, il touillait son café et respirait haletant : l'air est humide, les odeurs de la terre, l'eau qui serpente dans les parterres. « — Du côté occulte, les choses d'ici deviennent visibles. Êtres doubles, corps sans âme, etc. » Le contact des lèvres avec la tasse. La brume se dissipait, révélant les collines, le petit bois, les maisons déjà distantes et dispersées, un feu de bois... et un bruit abstrait de bûches qui crépitent détourna sa pensée : paysage ? rêve ? la construction d'un monde intérieur dans lequel, subitement, lui-même perdrait consistance — comme s'il n'était plus qu'un esprit errant entre une chose et l'autre, nourrissant sa propre existence de qualités diverses et contradictoires : la dureté d'une pierre, la transparence de l'eau, les couleurs de la végétation, la fumée du café.

Lyre de Lichen, 1986

ÉPIGRAMME

La folie est la grandeur des simples :
aussi sont-ils plus qu'eux-mêmes,
cueillant des fleurs blanches et minables.

Les fous, les yeux écarquillés,
poussent lentement comme les arbres :
sauf qu'ils ne donnent ni fleurs ni fruits.

J'aime leurs phrases qui ne font pas de sens :
sonnent en elles des cloches abstraites
d'un clocher sans fenêtres.

Donnez-moi, ô fous, votre raison
— ces rames à remonter le temps
jusqu'à la source d'un dieu obscène et nu.

Lyre de Lichen, 1986

CHUTE

Sans doute, le sentiment du divin apparaît-il à beaucoup, proche ou lointain,
au cours de la vie. Et, comme le pâle éclat de la flamme, il indique le sombre chemin
d'un avenir. Mais seul le poète le reçoit comme durée, quelque-chose qui naît
parmi la végétation des minutes, que les mains de l'âme cueillent en une extase musicale,
et lui seul par instants partage une vibration d'éternité
dans l'inertie nocturne des apparences. Ainsi se détache-t-il du courant humain,
dans son visage s'inscrivent les traits d'un printemps précoce, et dans le tumulte
du cœur il reconnaît le fruit des demeures célestes. C'est lui, habitant occasionnel d'une respiration de cocon, qui dans le souffle fertile se meut ;
et de lui l'Identique surgit en une affirmation intérieure de fidélité à l'infini
dans les griffes immobiles duquel l'oiseau de l'incertitude gît.

Il chante, cet oiseau, une voix bleue qui déchire les épaules de la nuit.
Et la lumière s'étale tandis que demeure le chant. Sous le regard s'ouvrent les contours
de natures mortes, silhouettes littorales de rumeurs de forêts,
la souffrance terne des murs de la chambre où les herbes reflètent la mer agitée par le vent mental d'un matin inattendu. Il chante,
sur les eaux démontées de cette mer aux étranges mains, et sur les lèvres où naufrage
une crépitation d'augures les premières gouttes de sang annoncent
le silence. Tombe bref un crépuscule hybride. J'ai pu encore voir les ailes,
tachées d'ombre, moulant l'argile de l'image définitive. Quel opaque horizon
abrite leur vol ? Quels gardiens des phares de la limite aperçurent pour la dernière fois
cet être de matière éphémère ? Ici, une nostalgie demeure dans les oreilles. Rien
ne s'évade du pur désir de rester, en partant...

Un rapport survit si le poète, ou l'oiseau, s'éloignent
de l'humain.

CONTRE-JOUR

On me disait que tout demeurerait pareil.
Quand je suis parti, en regardant pour la dernière fois la terre et les
visages de ceux qui
restaient, mon cœur demeura indifférent — dans l'espoir que
j'acquerrais moi-même
la configuration d'un animal futur.
J'ai parlé, plus tard, avec un poète à ce sujet.
Il m'a dit que l'éternité moule l'illusion des hommes, mais que la
réalité est ce qui
dure et s'use.
Quelles raisons ai-je eues de la croire ?
Je me suis souvenu d'un jour où le brouillard est tombé comme un
rideau humide
dessus deux créatures solitaires, sur la plage.
Nous avons pensé : l'amour nous liera ; tes yeux beaux comme l'étonnement.
Que s'est-il passé ensuite ?
Où ai-je gardé la mémoire de tes pleurs ?
Le rythme m'imposait la variation à l'intérieur de la phrase.
Je ne m'arrêtais ni à la rime, ni à la respiration du vers.
Je te tenais dans mes bras, et au-dedans je formulais d'insolites
successions verbales.
Tu m'écoutais en silence.
La folie cheminait avec un visage lunaire et les doigts embrassés de
feux-follets.
Mais tu disais : étoiles ; et l'image du ciel s'interposait entre moi et mon
propre sentiment.
Je t'ai aimée dans cette région d'intervalle, de mouvement suspendu
par une prochaine transformation.

Le Partage des mythes, 1982

INVOCATION

Ô nuit, oiseau au-dessus des arbres que la ténèbre réduit au silence,
dessus moi verse la crainte endormie de ton image,
le douloureux désir de passer à une autre rive
vite, avant qu'un dieu inutile ne m'annonce le jour ;

fais durer cette fragile apparence de bonheur
que le chant omet, fiction souterraine et détruite
— pour que surgisse, en quelque chant d'âge futur,
ce visage que j'ai aimé et ce regard inquiet, sans issue.

La Condescendance de l'être, 1988

GENÈSE

Tout poème commence le matin, avec le soleil. Même
si le soleil n'est pas visible (c'est-à-dire, ciel de pluie)
le poème est ce qui explique tout, ce qui éclaire
la terre, le ciel, avec des nuages au milieu — la lumière dérange,
quand elle est excessive. Puis, le poème monte
avec les brumes que le jour traîne ; il se glisse dans le feuillage
des arbres, chante avec les oiseaux, et coule avec les ruisseaux
qui viennent on en sait d'où et vont où
l'on ne sait pas. Le poème raconte comment tout est fait :
excepté lui-même, qui commence par un hasard gris,
comme ce matin, et finit, par hasard aussi,
quand le soleil veut paraître.

La Condescendance de l'être, 1988

LETTRE D'AUTOMNE

Tu croiras que je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que l'été
consume l'énergie de l'âme avec un appétit solaire ; et
parce que les tempêtes du crépuscule ont embrasé les
mots de leur rapide feu aérien. Pourtant,
j'entends ces oiseaux qui usèrent leurs ailes au cours de la traversée
de l'Esprit, dont les yeux virent ce qu'il y avait de douteux
derrière l'invisible, là où un dieu coupable
se cache et où l'on entend les voix dé cousues des
anges affolés. Ces oiseaux ne savent plus voler ;

ils s'accrochent aux rameaux des arbustes et, à la tombée du jour, ils crient en direction des nuages, les yeux secs et sans crainte. Je leur ouvris la poitrine : j'y trouvai les entrailles vertes comme les feuilles persistantes du nord. Alors, je t'entends battre en moi, bien que tu sois mort ; et que tes doigts aient perdu leur ancienne force qui défiait l'ombre. Je cherche une entrée dans le vestibule sans abri de la page ; j'avance entre syllabe et vers en égarant le silence dans l'insistance des pas. Le passé est toute la journée d'hier ; la vie pour moi tient dans cette poche d'infini où j'ai gardé mes dernières cigarettes ; ton amour s'épuisa comme un bref éclat de briquet. Je sors sans désir des déserts d'octobre et novembre, traînant l'automne aux pieds, dans les plaines provisoires d'un oubli de saisons.

La Condescendance de l'être, 1988

DÉNOUEMENT

Rien ne survit sans le poids du vertige. Ailes qui reposent sur l'échine des bateaux ; l'écho du courant dans la mémoire d'un lit souterrain ; mots noyés dans des larmes abstraites et nocturnes. « Passons sur le balcon. Au loin, le soleil s'est défait sous une débandade de nuages ; comme la poussière d'anges anciens. Pourquoi pensez-vous que j'ai oublié l'aube ? La lumière noire de minuit a une ambition imprécise comme cette clarté initiale. » Je retourne dans la salle, où les groupes prennent congé en un murmure fatigué. Un valet commença à fermer les fenêtres — et l'odeur de tabac devient plus intense. L'inspiration, me dit la jeune fille pâle, se cache entre les jambes. La chercherai-je avec les doigts ? Elle rit, en se levant du fauteuil. La fonction de la nuit est celle-ci : amour, poésie, lieux communs que l'humidité corrompt derrière les parapets bourgeois. J'embrasse ces lèvres : une pâmoison de mousse aux interstices du mur. J'entends leur voix lointaine — menée, elle aussi, par l'implacable batelier. La maison est devenue irrespirable. Quand arrivera-t-il, le matin futur et initial ?

La Condescendance de l'être, 1988

SUR UN FRAGMENT D'HÉRACLITE

Nous pouvons penser que le fleuve est tranquille, que les eaux stagnantes de la surface occultent un sommeil de toujours, qu'un rêve d'estuaire s'est perdu dans une antique inondation de rives. Leurre que l'hiver viendra défaire, amenant les eaux de la montagne et le débit des pluies qui dérobent l'inspiration au musicien. C'est, pourtant, le même fleuve celui qui nous donne l'image assoupie d'un corps d'ennui et celui, futur, qui réveillera ce corps dans la fureur d'une poursuite d'horizons. Tous deux désignent une unique nature, aux visages divers, conciliant le contradictoire : et rien de cela n'a d'autre intention que la réalité elle-même, portant en chacun de ses aspects le même et sa différence. Alors, nous pouvons entrer dans ce fleuve, plongeant dans l'eau obscure et tiède. Les pieds s'enterreront dans une vase provisoire dont la substance reflète l'azur pérenne du ciel d'août. Rien n'est transparent en cette matière avec laquelle nous nous identifions, trouvant un oubli qui coule depuis le début des temps. Enfin, de retour à la surface pour respirer une chaleur moite de fin d'après-midi, un chant d'oiseau indiquera le passage à un autre élément, brusquement, restituant la conscience que le monde ne se confond pas avec l'esprit qui s'absente de lui, parfois, en une torpeur du temps.

Inédit, 9-2-89

SOIR

Ici, le vent roule lentement les feuilles où j'écris, mentalement, le poème ; il les soulève d'un plateau abstrait de table ; et les jette contre un ciel étrange, transparent, inerte comme les doigts dont je me souviens — ceux que j'ai touchés en un adieu sans remords ni mots. Le vent m'empporte vers ce temps, ou plutôt, il fait que le poème

retourne au soir immature d'un printemps
convalescent, contaminant d'indécision ses rares
habitants. Il raconte comment c'était : le visage de la bien-aimée
tourné vers le couchant, buvant des yeux tout
le sang du crépuscule ; et lui, le jeune poète, traçant
par le refus d'un geste la survie illusoire
de l'image, un destin verbal qui se nourrit
de l'absence de vie.

Le vent descend les escaliers de l'âme, repoussant
une mémoire qui dérange ; et il s'arrête sur le palier, ignorant
du ciel bas de l'automne, hurlant en un murmure
sec que les nuages languissent, tranquilles, dans l'air
stagnant. Je me couche dans ce bruit obscur, en attendant
la nuit, et le chant du poème m'accueille comme un écho
sombre aux rimes pâles. S'assemblent : vent
et musique ; et dans cette rencontre communit
les hallucinations de la veille, rongant les rives
que le batelier déserta. Mais lui — l'ancien poète —
interroge la vase qui a gardé les pas de la fille,
la collectionneuse de fleurs, se dirigeant
à terre. Et il poursuit ce mouvement inanimé, inutile,
en s'éloignant du rire qui l'appelle d'un fond
de marécage :

« Pourquoi me quittes-tu ? Quelle illusion te guide
parmi les vivants et les arbres morts d'un sol salé ? Quelle
inquiétude trouble ton équilibre, t'oblige
à suivre un chemin tracé entre murs et vestiges ? » Ensuite,
la phrase interrompt le parcours somnambule. Là, elle se confond
avec le vent : un vague sifflement, traînant un chant
d'oiseau ; ou, plus loin, elle récupère un sens
précis : « Étreins-moi dans cette fosse du temps ; rends
à mes seins la dureté du printemps — et dessine l'amour
avec l'angle de silence qu'un vol d'ange
légua à l'univers. »

Inédit, 15-2-89

NOTES POUR UNE SAISON

Les pommes pourrissent dans l'armoire où ma grand-mère les a gardées. Un vent frais pénètre par les fentes de la porte et chante, doucement, une litanie hantée de morts et de cyprès. Août passe, tout entier, par les images d'une antique stagnation où je couche le poème, comme en un berceau corrompu. Et l'on entend de nouveau la voix qui coulait dans la campagne sans ombre, appelant, sans écouter la réponse lointaine : « Il a fleuri, le rosier vague, et il a laissé l'aube le teindre de lumière blanche ; puis, à la recherche de l'éternité du vers pour abriter la fleur incomparable, pétales humides des minutes initiales... » Le chant enveloppe la mort du monde qu'abandonna l'enfant pâle ; et les figuiers ouvrent leur ventre sec au pèlerinage des fourmis, minutieuses voyageuses du plus fermé des infinis.

Alors, venait l'automne, annoncé par les premières nuées enceintes de cendre et d'horizon, libérant la terre d'un azur excessif comme les dernières marées du soir. La fumée annonçait la fin des fournées de pain et de gâteaux, et les femmes partaient pour les moissons implacables d'une rapide jeunesse, riant encore dans la coupable innocence de l'adieu. Je les ai vu rentrer, les jambes et les yeux gonflés par le ferment du voyage, préparant un hiver d'âmes et de lèvres fermées à la fureur des pluies. Et je trouve, au fond de la maison, leurs ombres que la mélancolie efface, immobiles, invocant en une prière brusque le rire noyé des marais de septembre et octobre, enseignant un rituel de secrets et formules pour sortir des bras oubliés d'un corps nocturne.

Qui se souvient du mouvement furtif dans l'obscurité de la chambre, de la rumeur d'amours que le temps n'a pas retenues, pressées par le soir ? J'ouvre cette armoire aux fruits interdits, qui exhalent un parfum d'époques que le silence a abîmées. Aucune cueillette ne les restituera à la table commune. Un giron de ténèbre les retient, semant une trace de feuilles stériles ; et un collectionneur monotone recolle les traits inutiles, poursuivant l'antique énumération.

Inédit, 21-3-89